

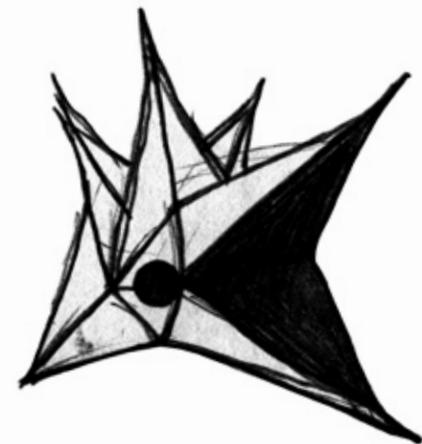
Laurent Odelain

INCENDIAIRES

paraboles d'échauffement

l'intervention de l'artiste
comme tentative de mobilisation
sensible et magique

série de textes et de citations concluant la saison 22/23
au centre de formation des plasticien·nes intervenant·es
de la haute école des arts du Rhin
à Strasbourg



Je fais de l'incertitude un cadeau.

Nastassja Martin

On commence toujours par le milieu.

Gilles Deleuze



NOTE LIMINAIRE 17

LE CERF 25

LA NUÉE 37

LES OISEAUX DE PAPIER 47

LES BARQUES 59

LES LUCIOLES 69

LES PERCHES 81

LE SOLEIL DES MEURTRIÈRES 91

LE BON COCHON 107

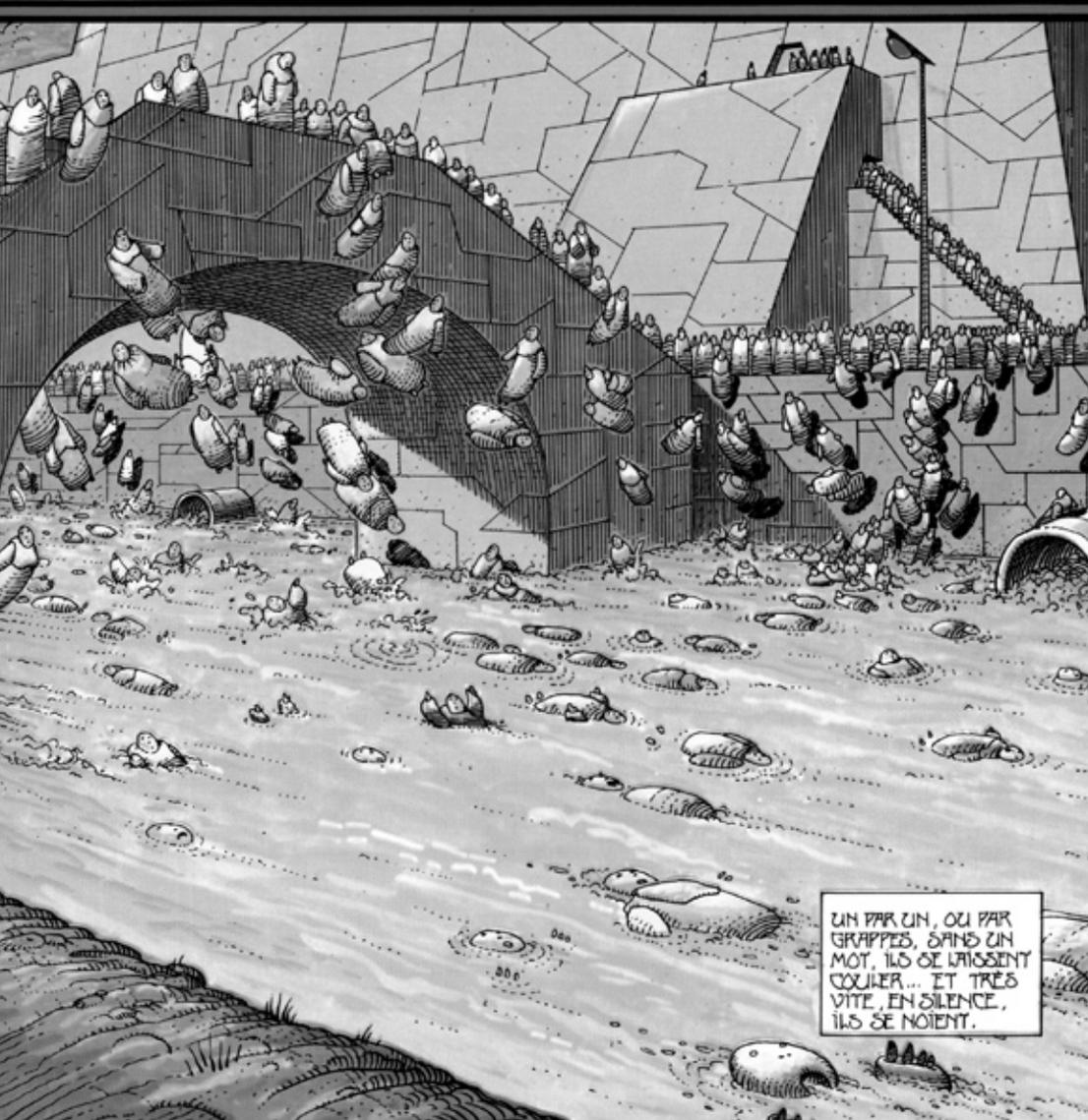
LE LION 123

double page précédente : image glanée sur internet, site web du journal Le Matin,
auteur non indiqué, image réalisée au piège photographique
18 février 2020, Suisse : Un loup a été abattu en Thurgovie, il était malade
<https://www.lematin.ch/story/un-loup-a-ete-abattu-en-thurgovie-il-etait-malade-650099698870>

« Le canidé s'approchait d'une ferme quand les autorités l'ont abattu cette nuit. Il perdait son pelage depuis plusieurs semaines. »



... ET DÉLIBÉRÉ-
MENT DESCEN-
DENT DANS
L'EAU TROUBLE.



UN PAR CIN, OU PAR
GRAPPES, SANS CIN
MOT, ILS SE LAISSENT
COUIER... ET TRÈS
VITE, EN SILENCE,
ILS SE NOIENT.

NOTE LIMINAIRE

Si rien ne semble fonctionner, c'est que le diable est aux manettes.

Je pourrais cesser d'écrire après ce constat. Ne même pas commen-
cer, tant les mots qui suivent et les actions qu'ils décrivent ne chan-
geront rien aux actes monstrueux qui condamnent le monde – et par
endroits ont déjà tué certains de ses fondements qu'on pensait immua-
bles. Or quand on est tué, on est mort, et quand on est mort, on ne re-
vient pas. Comme le dit un proverbe tchèque : faites du bien au diable,
une place en enfer sera votre récompense. Nous voilà rassuré.

Restent nos échappées, notamment imaginaires, notamment celles
où l'on pétrifie ces ordures qui mettent fin aux cycles, aux espoirs
et aux forces qu'ils portent. Une fois transformées en pierres on les
jettera à l'eau et on sera bien sûr qu'elles ne flotteront pas. Mais l'eau
est trop précieuse pour ça et nous trop bons pour y décharger une si
pernicieuse cargaison.

Ma foi... Alors on s'en ira faire des feux sauvages là où eux font feu
du sauvage et de ses nombreux esprits clameurs auxquels on portera
assistance autant que faire se pourra. Ça sera toujours mieux que de
rester là à attendre la mort.

Philippe Caza, *Le joueur de flûte* (planche 8), 1980, dans le recueil de bande dessinée
L'Âge d'Ombre, Delcourt, 1998

Je suis artiste. L'art est sorcellerie et mon rôle est de jongler avec le diable pour montrer aux humains et à leurs corps lucides qu'il n'est pas si dangereux ou qu'ils ne sont pas si toxiques. Ici j'assemble des idées comme divers foyers, comme des récits de gestes et de terrains, des fabriques de situations et d'égards aux expériences.

Dans mon travail j'aborde la question du mythe et celle de l'écologie, sans en être nécessairement conscient quand j'agis. Aussi je m'attache aux savoirs référents aux territoires, qu'ils soient scientifiques, folkloriques ou sensibles. C'est autant une source d'inspiration qu'un chemin à tracer. Ma pratique est plutôt solitaire, de littérature plus que de chantier, et j'ai souhaité suivre ces quelques semaines de formation afin de me confronter au collectif. Revoir ça, y prendre ou y perdre pied et questionner le faire ensemble, la co-création, l'*aller-vers*, le partage de l'expérience plus que celui du fait artistique accompli, les enjeux du commun dans l'appréhension sensible et la force des processus que l'on engage pour fabriquer des formes et comprendre les engrenages qui forgent et animent le monde. Aussi, – surtout et simplement – nourrir ma boîte à outils afin d'acquérir une forme de *savoir-faire* avec et au sein d'un groupe, quel qu'il soit.

Il est très tôt pour savoir ce que j'en retiens. Une densité pour le moment : une richesse trouble, beaucoup de doutes et de questions, des tensions étranges mais constructives. Bref, des choses bien humaines et vivantes. C'est bien.

Considérant ce manque de recul et d'expérimentation pratique pour dégager une problématique précise à étudier, j'ai fait le choix de rassembler des scénarios, des récits courts et simples d'actes et de gestes touchant aux communs et aux terrains. Filant une métaphore du feu actif parmi les autres éléments – modeste hommage à Gaston Bachelard et aux moments de grâce souvent engendrés par ses écrits –, certaines de ces petites fables sont plus concrètes que d'autres, adaptables, quoi-

que, faisant une référence directe au réel, là où d'autres sont davantage fantastiques. L'important, c'est qu'elles puissent être des outils stimulant l'imaginaire afin d'appréhender l'intervention de l'artiste comme un acte de jeu et de transmission philosophique : une *performance* mutualisée, collective et collaborative rendant tangible le moment présent (au sens littéral du terme *performance* en langue anglaise, jamais correctement traductible, toujours horripilant en français, toujours si étrange, toujours impossible à assumer pour moi : la performance au sens du *jeu* et de la *présence sensible à l'instant*, au sens du *geste*, de l'*action-sensation directe*, même si ça n'est toujours pas ça, même si ne s'agit jamais de donner un spectacle). Je ne précise jamais le "public" concerné par chaque action. Ils sont tous là.

J'ai sans doute écrit ces courts textes trop rapidement pour les étayer comme il faudrait, pressé par des contingences qui m'échappent, au départ d'une intuition tant légère que précise et soudaine, écho aux délires ravageurs néo-libéraux, *incendiaires*. Prenant pour rampe de lancement la flamme, le feu, la lumière, et le "bordel" qu'ils peuvent provoquer, de bon comme de mauvais, je ne m'attendais pas à ce que cette intuition se révèle si dense et inspirante. Ce modeste geste d'écriture n'est peut-être alors qu'une ébauche, une saillie concise, un (premier) jet, geste révélant – me révélant – l'étendue insondable du pouvoir du feu, dans les mots surlignant les actes, dans tous les domaines du commun et du cosmos. Nous sommes le feu. Tout est feu. Le feu brûle toujours, en tous sens et ne s'éteint jamais.

L'été dernier j'étais accueilli à Prague en résidence au centre d'art Meetfactory. Il a fait très chaud à certains moments comme à peu près partout et un matin, très tôt, j'ai été réveillé par une forte odeur de feu de bois. J'ai cru qu'il y avait un incendie dans l'immeuble ou quelque part à proximité. Je me suis levé un peu en panique pour vérifier et m'assurer que tout allait bien et tout me sembla normal. J'ai fermé la

fenêtre ouverte à cause de la chaleur et me suis rendormi. Quelques heures plus tard au réveil, l'odeur était toujours là et j'apprenais que les forêts frontalières germano-tchèques étaient en train de brûler à une centaine de kilomètres au nord. L'odeur n'a pas quitté la ville (prise dans un vent du nord étrangement chaud) pendant plusieurs jours. C'était par moment comme avoir la tête dans la fumée du feu de camp, celui que l'on faisait à l'époque les soirs des fêtes estivales, situation que l'on réglait alors d'un simple geste en faisant quelques pas de côté. Là c'était impossible, on avait quoi qu'on fasse la gueule dans le panache, l'odeur sur les vêtements.

J'ai très peur de voir brûler massivement les forêts, peut-être parce que j'ai un peu grandi dans les bois. Je préférerais mourir que de voir ça, cette preuve ultime de la domination diabolique du productivisme industriel et commercial sur les puissances magiques et matricielles. Et de même, comme toute bête, je suis fasciné par les flammes et les braises rougeoyantes : j'adore le feu, comme force transformatrice, créatrice et poétique.

Plus j'avance dans mon expérience et mon observation de la création et de ses processus, plus je sais et je sens qu'elle est une forme d'anthropologie palpable, intuitive et partagée. Faire corps autant que rencontre avec un terrain qu'on explore, qu'on vit, qu'on appréhende et avec lequel on dialogue. C'est vers cette sensation là, pour nourrir cette sensation là, que je voudrais envisager, construire des interventions, autant que le reste à venir de mon parcours d'artiste.

Ce sont des sensations que j'éprouve dans et par ma chair et mes tripes qui me mettent en situation de création et d'inspiration, c'est quasi-systématique, comme déclencheur, comme contact, comme pulsion. Des moments de cohésion avec d'autres vivants ou composants du vivant.

On est dans un moment charnière, qui va tendre vers une accélération continue, c'est mathématique, scientifique, physique : ça va aller très vite et ça va chauffer très fort. On n'y coupera pas. La vie amorce sa bifurcation, son rééquilibrage, sa remise en harmonie. Pour cela elle doit chasser le parasite qui l'étrangle : l'humanité capitaliste, quitte à tout mettre en danger, quitte à tout remettre en question. Et je l'encourage à le faire, le plus vite, le mieux pour toutes les autres formes de vie, y compris les humains encore sains, s'il s'en trouve quelque part.

L'humain-capitaliste est un criminel fébrile et extrêmement vulnérable. À ce titre je suis heureux de cette épreuve que le réel nous soumet et qui va agir en bien – évidemment dans une temporalité qui nous échappe et dont on ne verra jamais le terme –, pour la vie. Que cette société toxique, faite monde, brûle de la cave au grenier. Qu'elle brûle vite et fort et qu'il n'en réchappe aucun qui soit atteint de son mal !

Pour gérer au mieux ce paradoxe (être accueilli / être chassé - être le parasite / avoir à envisager l'antidote), appréhender le monde en poète, en rêveur, en artiste est un *savoir-être* salutaire qu'il faut encourager, une attitude qu'il faut répandre. C'est une affaire de survie, une affaire de lutte et de résistance.

Ça commence par ne pas craindre de disparaître. Pour ça, comprendre que l'on est une part de tout, une somme d'éternité, c'est un début intéressant et prometteur.

Le feu ne détruit pas, avec l'eau, il active la vie. Comme le dit Isabelle Stengers, et beaucoup d'autres avec elle : « Les récits sont intéressants dans la mesure où ils rendent sensible à toutes les voix discordantes qui composent une situation, ils apprennent à écouter et à faire attention. (...) Il n'y a pas de pratiques isolées. Elles ont besoin d'un milieu et font milieu pour les autres. (...) Il n'y a pas de morale

écologique. Rien ne mérite d'être détruit. » (*Résister au désastre, dialogue avec Marin Schaffner*, Wildproject 2019).

Le job du clown, comme celui du magicien est une affaire d'attention. Aussi, le job de l'artiste, notamment quand il intervient, c'est de forger des récits constructifs et d'armer les imaginaires qu'il croise : faire voir, faire sentir, faire entendre les choses pour ne pas qu'elles s'éteignent trop vite, trop mal, trop fort.

Autant et tant que faire se peut.

Merci.

> J'ai agrémenté ces courts récits de citations d'auteurs qui nourrissent ma recherche. C'est un échantillon non-exhaustif. Aussi, il y a des images, pour aller un peu plus loin que les mots et joindre des traces du réel. Les utiliser ici est un hommage que je leur porte, eu égard à leurs auteurs pour celles qui ne sont pas de moi. Merci pour elles et ceux qu'elles révèlent.

> Le texte intitulé *Le soleil des meurtrières* tient lieu de "rapport de stage".

> L'écriture *exclusive* est un choix pratique. Si cela vous trouble j'en suis navré et je vous propose d'inverser les pronoms ou d'en inventer de nouveaux, à votre guise.





Image issue d'un enregistrement vidéo le long d'un trajet automobile nocturne à la lumière des phares en descendant la route forestière de Prayé entre le col du Donon et Moussey dans les Vosges, avril 2023.

« Si le bloc optique d'un véhicule correspond à un ensemble de feux, le terme optique fait référence à la surface en plastique transparente qui est placée sur le feu. Derrière ces protections se trouvent les ampoules et tout le réseau d'éclairage. Les optiques de phares sont situées sur les feux avant et arrière, mais on parle souvent de phares ou de projecteurs pour désigner l'intégralité du système de feux.

Les feux situés à l'avant sont les feux de jour, les feux de route, les feux de croisement et les feux de position. Les optiques latérales du véhicule sont les clignotants avec ou sans répétiteur. À l'arrière, on trouve les feux de position, les feux de stop et les feux de recul. S'il est important que les ampoules et leur cache de protection soient en parfait état, l'orientation du faisceau lumineux doit également être régulièrement contrôlée. »

Qu'est ce qu'une optique de phare ?

<https://www.carglass.fr/faq/answers/6113/qu-est-ce-que-des-optiques-de-phares>



« Il me semble que la sagesse ne suit pas de lignes droites mais qu'elle emprunte plutôt la même route que celle des ânes. Cette humble bête, lente mais agile, strabique mais douée de grandes oreilles, capable de traverser les terrains les plus rugueux, sans difficulté, sans avoir besoin de routes ou de rails, ou de combustibles fossiles, a servi l'humanité pendant plusieurs millénaires. Alors que l'automobile, une fois arrivée au bout de la route, est bien incapable de continuer, l'âne poursuit sa route. Sans doute n'est-il pas humain, mais n'a-t-il rien à nous dire que nous devrions entendre ? Les vrais savants sont tous des ânes : obstinés, capricieux, tenaces, curieux, pétulants, à la fois captivés et étonnés par ce monde dans lequel ils se trouvent. On ne les fera pas aller plus vite, ils continueront à leur rythme. Ils vivent d'espoir, mais pas dans l'illusion d'une certitude. Ils suivront un chemin ou un autre, d'une manière imprévisible. Ils se penchent sur les choses, en examinent le grain, ils se laissent guider par elles et, ainsi, se découvrent à eux-mêmes. Tout apprentissage – comme vous n'aurez pas manqué de le comprendre par vous-même à présent – est une découverte de soi. Et ensuite ? *Apprenez par vous-même !* »

Été 2022. Prague.

Un papillon visite l'atelier. Il se tient tranquille sur la toile jaune étendue sur le mur. J'ignore encore le motif se cachant sous ses ailes.

Tim Ingold, *Faire. Anthropologie, archéologie, art et architecture / Dessiner une ligne / De A à B et au-delà*, éditions Dehors, 2017



Chagrin rouge, 2021

Image issue d'une vidéo. Activation d'une forme-fétiche d'oiseau-cerf sur la plage de Stogi à Gdańsk en Pologne. Structure multiple, assemblage de bois de grève, tasseaux de pin, scotch, ficelle de lin, sisal, fil de fer et aluminium.

LE CERF

feux de nuit à l'abord des bois

terrain : une route en forêt la nuit

outils et matériaux : une automobile

gestes : rouler, freiner, heurter, crier, trembler

temporalité : très courte et très longue à la fois

consigne : rouler lentement, pleins phares, éviter les bêtes

remarque : qui est âne et se croit cerf s'en aperçoit trop tard au saut du fossé

Je ne l'ai pas tué mais je l'ai cru un instant.

Afin de réfléchir et de me concentrer sur l'écriture des textes constituant cette série, je me suis isolé, cinq jours et cinq nuits, dans la maison vosgienne d'une amie. J'en ai profité pour marcher et jouir de la présence d'un poêle très efficace et réconfortant dans cette atmosphère solitaire, humide et froide. Mes excursions ont à trois reprises empiété sur les ténèbres nocturnes et j'ai alors ressenti ce réveil instinctif des sens à la nuit venue, endoloris dans la lumière du jour ou dans la ville, quand la vue prend le dessus sur tous les autres sens. Dans l'obscurité, seules mes oreilles ont pu détecter la présence d'animaux à proximité, seules mes oreilles, mes sursauts et une chair de poule grisante.

La dernière excursion, je l'ai commise en rentrant chez moi, au volant de ma voiture, faisant un long détour à travers les routes dans les forêts profondes du massif du Donon et au nord de celui-ci. J'ai pu voir quelques paysages magnifiques et faire miennes par l'expérience d'une traversée (fut-elle automobile) quelques vallées inconnues. À plusieurs reprises je me suis arrêté en chemin, et ma dernière halte s'est faite au crépuscule. J'ai repris la route à la nuit juste tombée pour un dernier segment en pleine forêt avant de filer dans la plaine vers la ville. Après un kilomètre, à peine la conduite reprise, la forêt m'a offert une expérience : la rencontre quasi-cauchemardesque avec une bête. Mes yeux, ma frayeur, mon cockpit séparateur et une bête, une habitante de la forêt que j'ai dérangée, effrayée et qui me l'a bien rendu sans même n'avoir rien pu savoir de moi sinon la machine et un choc éblouissant. Je reste avec le doute, le suspens, de savoir comment elle l'a vécue et combien elle en a été affectée.

Le phare c'est le feu. C'est la lumière jaillie du feu. Ça attire, ça hypnotise. Ça attrape le sauvage pour mieux le renverser. Je ne l'ai pas tué mais je l'ai cru un instant qui m'a semblé une éternité. Il s'est relevé après le choc. Comme une flamme étincelante, vive et blanche fuyant dans la lumière de mes pleins phares audacieux.

J'ai renversé un cerf. Un jeune cerf je crois. L'image est floue c'est allé si vite. Mais c'était massif et il y avait des cornes. J'ai senti un animal massif à travers la carrosserie une seconde après l'avoir vu surgir du noir.

J'ai renversé un cerf. Le heurt s'est fait par l'avant droit. Il devait brouter paisiblement. Le poids de la bête soudain surgie dans la lumière des phares m'a déporté sur la gauche. Elle est tombée. J'ai crié de surprise et de peur : « – Non ! Non ! Relève toi ! » Et elle m'a entendu, sonnée mais semblait-il vaillante, elle s'est relevée et a traversé la route. La scène tétanisante a dû durer dix secondes, à peine.

J'ai renversé un cerf et je me souviens du poids de la bête sur la voiture. Par chance elle n'est pas passée sous mes roues ou sur mon pare-brise. Par chance. Peut-être juste parce que je ne roulais pas vite. Peut-être par égard pour moi dans un geste symbolique. Je ne sais pas. Ça aurait été atroce de la tuer, de la voir et de la savoir morte par ma présence imprévue, maladroite et renversante.

Quand j'ai repris le contrôle et mes esprits, compris que ma voiture pouvait redémarrer, me remettant sur la voie de droite, j'ai roulé sur des choses qui craquaient. Je n'ai pensé qu'aux cornes du cerf, en tout cas à une partie de son corps, bien qu'il soit reparti entier. Ça n'est qu'après, quatre cents mètres plus loin environ, où j'ai trouvé où m'arrêter, quand je suis sorti pour constater les dégâts, que j'ai compris qu'il ne s'agissait que des débris de l'optique de mon phare avant droit. Le cerf a eu le phare, l'oeil-lumière droit de ma voiture qui a dû l'éblouir si fort de son plein feu dirigé sur lui. C'est un morceau de phare que j'ai écrasé, pas de cerf. Mais la force symbolique de l'éventualité de la mort du cerf m'a fait trembler de honte, de peur et de rage. Pauvre humain dans son habitacle artificiel, son corps augmenté qui transforme son corps chétif en criminel constant. Sans force symbolique. Seulement fier de casse et de destruction. Tuer un animal qui broute. Tuer une bête paisible. Par heurt et par vitesse. Ouf ! J'échappe à ma culpabilité d'homme. Du moins pour celle de ce moment là.

J'aurais pu prendre la voiture arrivant en face : pas de voiture arrivant en face. J'aurais pu prendre la voiture arrivant derrière : pas de voiture arrivant derrière. J'aurais pu éviter le cerf mais la situation a surgi – j'ignore même comment – et il y a eu un choc. Un cri de bête surprise et apeurée du présent immédiat : le mien. La bête déséquilibrée a chuté sur l'avant droit du capot et dans sa chute vers le sol elle a emporté le phare et a laissé un impact sur le capot. Rien de grave, rien de vital, rien de vraiment utile. En revanche j'ai dû lui faire très mal et je m'en veux. Moi je n'ai rien senti, seule ma caisse a un phare

abîmé (déjà réparé et remboursé par mon assurance maintenant que je termine cette mise en page). Moi je n'ai rien senti sinon une forte angoisse et une hallucinante faiblesse face au poids de la bête paisible, face à l'obscurité nocturne qui venait de tomber sur la forêt.

À pied, pas de séparation, pas de rencontre. Véhiculé, disparu dans l'habitacle, devenu machine, hors de mes sens animaux, hors du sauvage : choc. Rencontre violente, rencontre fois dix, mais paradoxalement, rencontre empêchée, rencontre impossible.

Le phare c'est le feu. C'est la lumière jaillie du feu. Ça attire, ça hypnotise. Ça attrape le sauvage pour mieux le renverser.

J'ai eu un imprévu instantané, une percussion dans mon flot réel, dont la puissance concrète et la signifiante symbolique me font un gros impact. J'ai bien fait de faire ce détour par la grande forêt. J'ai eu de la chance que cette bête et cet instant soient follement sains. Les machines, ces outils augmentés par le feu, nous séparent du sauvage. Elles ne font harmonie avec rien de bon, sinon l'illusion, l'épuisement et la perte. Je viens d'en faire l'expérience démonstratrice.





« L'homme est un être fragile. Il naît dans le langage, vit dans le Droit et meurt dans le mythe. Soumis à un changement démesuré, l'homme perd sa qualité d'homme. »

image glanée sur internet, réalisée avec un piège photographique
une meute de loups filmée le 20 janvier 2021 à 2h24 du matin à Saint-André (Savoie)
© Franck Pasquali
<https://www.francebleu.fr/infos/environnement/video-savoie-une-meute-de-loups-filmee-en-fil-indienne-en-pleine-nuit-dans-la-neige-1611593975>

Ivan Illich, *La Convivialité / L'équilibre - L'usure [obsolescence]*, Le Seuil, 1973



« Les sorciers ont toujours eu la position anormale, à la frontière des champs ou des bois. Ils hantent les lisières. Ils sont en bordure du village, ou entre deux villages. L'important c'est leur affinité avec l'alliance, avec le pacte, qui leur donne un statut opposé à celui de la filiation. »

atelier expérimental au CFPI le 9 janvier 2023

Les participants se sont prêtés au jeu d'une mise-en-corps. Je leur ai demandé de se glisser dans la peau d'un animal sauvage de leur choix. D'abord allongés dans le calme, guidés par ma voix, ils se sont progressivement mis en mouvement dans l'espace de la salle 18 de la HEAR au son de morceaux musicaux choisis en amont par chacun et diffusés aléatoirement. Ce fut une bien belle jungle, encore merci !

Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux / Devenir-intense, devenir-animal, devenir-perceptible*, les Éditions de Minuit, 1980



image glanée sur internet, site web de la Charente Libre, auteur non indiqué
18 juin 2016, feu de la Saint Jean de Saint Séverin
<https://www.charentelibre.fr/charente/saint-severin/feu-de-la-saint-jean-6142993.php>

LA NUÉE

feux de joie

terrain : une place, une plaine, un champ vaste

outils et matériaux : des corps vivants, des grands assemblages d'objets en bois

gestes : danser, observer, rester autour, dialoguer avec, construire, allumer, nourrir, éteindre, assister (à) un feu

temporalité : au moins vingt quatre heures de midi à midi (construction + flambée)

consigne : construire un bûcher avec des tas de choses en bois de la taille que l'on souhaite, y mettre le feu et faire une ronde autour, faire une foule, faire une meute et unir nos forces de bêtes jusqu'à extinction du feu ou des corps

remarque : feu de paille, courte joie

Des vagues de corps avancent vers le feu, puis reculent, puis avancent, sans fin.

On les voit qui dansent là, en bas. On entend le grand chahut autour des brasiers. Ça crépite et les braises volent haut. Tout se reflète dans la rivière et c'est très beau.

C'est le solstice, la nuit sera courte et ils préparent la chaleur. Les

grands brasiers ne sont qu'artifices. Ils font croire que la vie est grande comme eux.

Il y a des grandes places. Il y a des grands bûchers construits sur chacune de ces grandes places. Des villes, des villages, des petits hameaux jusqu'aux modestes fermes isolées, toutes les communautés humaines, grandes, moyennes, petites ou minuscules ont leur feu. La nuit du solstice d'été – la plus courte de l'année – ne connaît ni les ténèbres ni l'isolement. Tous s'activent dans la joie et la fête. C'est la nuit des danses, c'est la nuit des rondes, c'est la nuit chaude des rites collectifs. L'ivresse s'empare de tous tandis que milles yeux les observent.

Avant qu'ils ne s'embrasent, les sorciers lévitent au sommet des bûchers. Celui-là plane et domine toute la piste, tout le terrain qu'il investit à sa manière, chacun ayant sa propre technique. Il est le chef-d'orchestre de la nuit qui va suivre. Il en distingue les failles et les engrenages avant même qu'elle n'ait lieu. Chaque participant à la fête figure l'un de ses outils qu'il règle avec minutie. Au crépuscule il tend la main vers le ciel, claqué des doigts et son corps se transforme instantanément en une nuée d'alouettes tenant chacune au bec de petits flambeaux. Volant autour du bûcher, elle l'allume en divers points, chaque oiseau y laissant tomber sa flammèche. Puis ils s'en retournent dans les champs, dans les haies et les arbustes rejoindre les merles. On les entendra chanter jusqu'au matin.

Le feu s'empare rapidement de la construction et devient vite une immense et haute flamme unique qui laisse s'envoler dans le ciel noir ses myriades de flocons de braise. Autour du feu, la meute humaine s'est rassemblée et danse, allant venant autour du foyer. Des vagues de corps avancent vers le feu, puis reculent, puis avancent, sans fin. C'est

la grande ronde joyeuse de la fête.

Tandis que lentement le brasier diminue, la danse ne s'arrête pas. La ronde en transe va autour du feu, de déploiements en replis, jusqu'à ce que les corps un à un tombent et s'endorment là, épuisés et heureux.

Une fois la meute entièrement évanouie et tandis que le soleil darde ses premiers rayons, un paon apparaît au-dessus des cendres fumantes. Ses mille yeux distinguent tout et tel un contrôleur fier et chatoyant, il circule entre les corps allongés.

Chaque regard humain demeurera muet avant le milieu du jour.

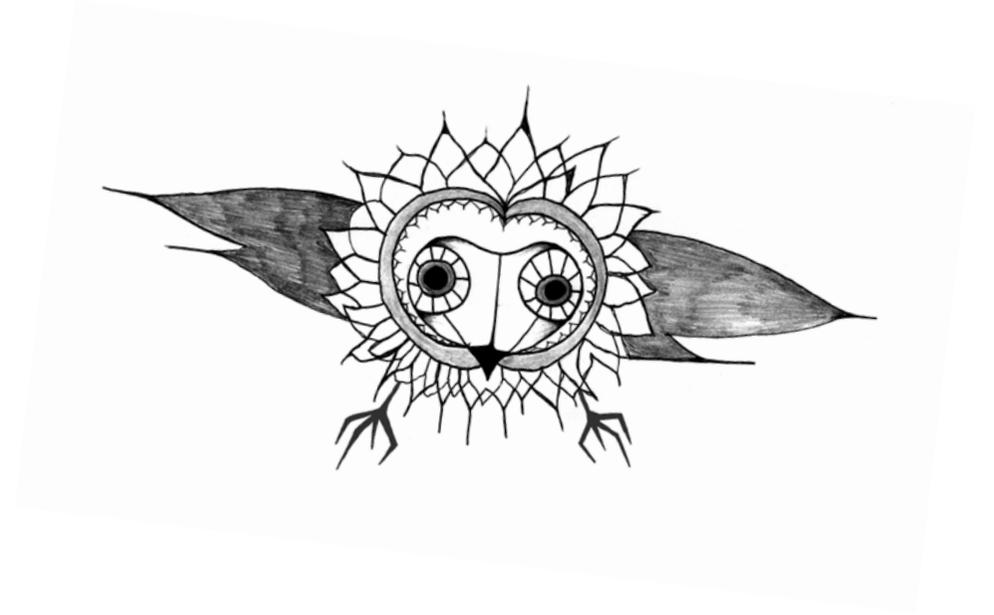




image glanée sur internet : l'une des millions d'images faites lors de l'incendie de Notre-Dame de Paris, 15 avril 2019, ©AFP-François Guillot
<https://www.leprogres.fr/jura-39/2019/04/16/apres-l-incendie-de-notre-dame-les-elus-reagissent-sur-les-reseaux>

L'une des activations par le feu les plus sublimes qu'il nous ait été donné de voir ces dernières années. L'incendie de la forêt de Notre-Dame de Paris, le 15 avril 2019, que l'on en ait été témoin direct ou indirect via la multitudes d'enregistrements qui en fut faite, qui gardèrent trace et par là, fabriquèrent l'événement, est un exemple majeur de la puissance que peut revêtir le feu sur une multitude de points et d'engrenages, notamment symboliques et visuels pour celui-ci.

« En quelques minutes, sur une surface de quelques vingt kilomètres carrés, des incendies s'étaient déclarés partout, qui se rejoignirent si vite qu'un quart d'heure après le largage des premières bombes tout l'espace aérien, aussi loin qu'on pouvait voir, n'était qu'une mer de flammes. Et cinq minutes plus tard, à une heure vingt, un brasier s'éleva, d'une intensité que personne jusqu'alors n'aurait crue possible. Le feu qui montait maintenant à deux mille mètres dans le ciel aspirait l'oxygène avec une telle puissance que l'air déplacé avait la force d'un ouragan et bruissait comme de gigantesques orgues dont on aurait simultanément actionné tous les registres. L'incendie fit rage pendant trois heures. (...) Une chaleur térébrante, dont les pilotes de bombardier dirent qu'ils l'avaient perçue au travers des parois de leurs appareils, monta encore longtemps des amas de pierres fumantes chauffées au rouge. Alignés bout à bout, ce sont deux cents kilomètres d'immeubles qui étaient complètement détruits. Partout gisaient des corps effroyablement mutilés. Sur certains brûlaient encore des flammèches de phosphore, d'autres étaient rouge pourpre ou bruns, calcinés et réduits à un tiers de leur taille naturelle. Ils nageaient dans les flaques de leur propre graisse déjà partiellement figée. »

W. G. Sebald, *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*, traduit de l'allemand par Patrick Charbonneau, Acte Sud, 2004, pour la traduction française

Extrait de la description magistrale sur trois pages de l'inférieur incendie de Hambourg suite aux terribles bombardements alliés du 28 juillet 1943, point d'orgue de la terrifiante et prétendue libératrice opération *Gomorra*.



« Le code opératoire de l'outillage industriel s'engrène sur le parler quotidien. La parole de l'homme qui habite en poète est à peine tolérée, comme une protestation marginale, et tant qu'elle ne dérange pas la foule qui fait queue devant l'appareil distributeur de produits. Si nous n'accédons pas à un nouveau degré de conscience, qui nous permette de retrouver la fonction conviviale du langage, nous ne parviendront jamais à inverser ce processus d'industrialisation de l'homme. Mais si chacun se sert du langage pour revendiquer son droit à l'action sociale plutôt qu'à la consommation, le langage deviendra le moyen de rendre sa transparence à la relation de l'homme avec l'outil. »

Chagrin rouge, 2021

Image issue d'une vidéo. Nuée d'oiseaux et panache de la centrale thermique de Gdańsk en Pologne.

Ivan Illich, *La Convivialité / L'inversion politique : obstacles et conditions – La redécouverte du langage*, Le Seuil, 1973



Marotte, 2020
structure multiple, tissage : bois, laines, coton, caoutchouc, sisal, métal et os

« Le monde que nous habitons n'est pas composé de sujets et d'objets, ni même de quasi-sujets ou de quasi-objets. Le problème ne tient pas tant au *su-* ou au *ob-*, ni même à la dichotomie entre l'un et l'autre, mais plutôt au *-jet*. Car les éléments constitutifs de ce monde ne sont pas jetés ou lancés avant de pouvoir agir ou subir des actions ; ils sont dans le jet, dans le lancer.

(...)

«Est "objet"», écrit le philosophe Vilém Flusser, «tout ce qui se trouve sur le chemin» : tout ce qui se tient devant nous comme fait accompli, entièrement autonome, et bloque notre chemin. Pour continuer, nous avons trois possibilités : le contourner, l'enlever, ou y réaliser une percée (Flusser 2002 [1999], p.41). Une chose, a contrario, nous entraîne sur les voies de sa formation. Chaque chose est, pour ainsi dire, un processus en cours, voire même un lieu ou plusieurs processus s'entremêlent. »

Tim Ingold, *La textilité de la fabrication*, issu du recueil *Marcher avec les dragons*, Zones Sensibles, 2013



Brambora sur sa cage, perroquet ara rouge, gardienne facétieuse, chez elle dans le hall de la Meetfactory, avec qui j'ai beaucoup discuté lors de ma résidence à Prague l'été 2022.

LES OISEAUX DE PAPIER

souffle chaud

terrain : une ville, des tours, beaucoup de fenêtres

outils et matériaux : des objets en papier, des ailes en papier colorés et armatures de métal ou de bois

gestes : viser, envoyer, jeter, réceptionner, lancer

temporalité : à préciser, à adapter

consigne : faire passer, tant que faire se peut et sans abandonner, les oiseaux dans chacune des fenêtres, d'une fenêtre à l'autre, dans tous les sens pour faire vivre la verticalité des lieux, faire une tempête de couleurs

remarque : l'oiseau qui vole n'a pas de maître

C'est un bouquet dense de hautes tours, habitées et vibrantes, si hautes que l'on ne distingue jamais leur pied. Entre elles circulent des choses, des artefacts légers, souples et fluides. Les gens qui vivent là communiquent ainsi : ils s'envoient des formes, des intentions spatiales qui se déploient avec allégresse, mouvantes, volantes. Des affaires de papier, des silhouettes comme des grands oiseaux qui circulent d'une fenêtre à une autre dans d'incessantes allées et venues.

Que disent ces formes ? Sont-elles un vocabulaire ? Sont-elles un langage ?

Des trombes colorées, des fulgurances qui montent, planent ou descendent, foncent ou prennent leur temps. Et des gens qui restent enfer-

més, semblant isolés derrière les cadres des fenêtres de leur tour, qui jettent, lancent, réceptionnent, engendrent ce ballet dans des vagues de gestes et de postures, des chorégraphies de bras et de mains s'échappant de l'emprise des murs.

C'est une agora où des centaines de dialogues opèrent. Un brouhaha en vol, un flot dynamique, une transe étrange comme peut l'être le vent, présente mais insondable, échappant perpétuellement. Ce sont des dextérités impensables, des figures d'envois et de réceptions.

C'est un flux anarchique entre des tours froides, sévères et brutales. C'est un cri, le son visuel d'une foule vivante. Des allées verticales dans lesquelles s'échangent et vrombissent des mots fusées.





« La plus grande lutte ne se fait pas contre les forces réelles, elle se fait contre les forces imaginées. L'homme est un drame de symboles. »

image glanée sur internet, site web du Bien Public, © Ishara S. KODIKARA / AFP
> fin mai 2021, incendie sur un porte-conteneurs au large du Sri Lanka,
1er juin 2021, environnement, les images de la catastrophe écologique au Sri Lanka après l'incendie d'un bateau
<https://www.bienpublic.com/environnement/2021/06/01/les-images-de-la-catastrophe-ecologique-au-sri-lanka-apres-l-incendie-d-un-bateau>

« Le MVX-Press Pearl, un porte-conteneurs immatriculé à Singapour, se rendait à Gujarat (Inde), lorsqu'un incendie s'est déclaré à bord le 20 mai. Il se trouvait non loin du port de Colombo, au Sri Lanka. Il transportait notamment 25 tonnes d'acide nitrique et une trentaine de conteneurs remplis de matériel plastique d'emballage. »

Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries du repos / L'imagination de la qualité*, José Corti, 1948



« Nous suggérons que le geste de fabrication consiste moins en un *assemblage* qu'en un *processus*, qu'il ne s'agit pas tant d'édifier les unes sur les autres les différentes parties d'une totalité organisée que de poursuivre un processus – la continuation d'un chemin où chaque pas est induit par le précédent tout en induisant le suivant, et qui mène toujours bien au-delà de la destination initiale. Comme le disent justement Deleuze et Guattari, il ne s'agit pas d'une *itération* d'étapes mais d'une *itinération*. Autrement dit, faire c'est toujours voyager. Le fabricant est un voyageur. Et la caractéristique essentielle de son activité n'est pas qu'elle est divisée en séquences mais qu'elle flue. »

L'homme qui se prenait pour un bateau, 2011, construite avec Delphine Gatinois
"barque en charbon", structure multiple, partie sculpturale d'une installation avec projection diapositive : charbon, bois, laine, papier, métal, colle, peinture
dimensions variables : 200 x 80 x 60 cm
réalisée et exposée au centre de création Artopie à Meisenthal (Moselle)

Tim Ingold, *Faire. Anthropologie, archéologie, art et architecture / Faire un biface / Pierre fluide*, éditions Dehors, 2017



LES BARQUES

de flammes et d'eau

terrain : une berge bordant une vaste étendue d'eau, de préférence en flux comme une rivière, un fleuve, néanmoins adaptable à la mer, aux lacs mais aussi aux ruisseaux, étangs, flaques et marres

outils et matériaux : des barques en bois, des arcs en bois (fabriqués en amont), des pierres plates et larges, de la terre ou du sable, des jerricans d'eau-de-feu (pétrole), objets et traces personnelles (à la guise des participants), combustible sec dont on peut disposer à proximité du terrain (ou si nécessaire apporté par les organisateurs)

gestes : collecter, sélectionner, charger, décharger, se détacher, se séparer, se souvenir, observer, viser...

temporalité : fonction de diverses conditions comme par exemple la force du courant

consigne : apporter une sélection d'objets chargés d'affects divers et variés que l'on placera dans une barque avant d'y mettre le feu une fois celle-ci à l'eau

remarque : fluctuat nec mergitur

Si ta barque est trop chargée, vide-là !

Il y a cinq barques, une par équipe, cinq équipes. La composition des équipes est libre. Il y a un tireur, un verseur, des pousseurs et plusieurs chargeurs (tireur, verseur et pousseurs pouvant être aussi chargeurs).

Riedgartu, 2015, image issue d'une vidéo réalisée avec Emma Perrochon
Sur une pente alpine, une masse neigeuse placée au sommet d'un assemblage de tasseaux de pin et de ficelle de sisal imbibés de kerdane est mise à feu, un combat s'instaure entre les matériaux, l'eau gelée et le feu brûlant, la fonte et la combustion.

Les barques sont stationnées sur la berge. Le fleuve avance, le flot est haut, assez doux et constant. C'est une sorte de plage terreuse, entourée de joncs, de pelouses vivaces et de bosquets.

Avant d'être chargées, les barques sont équipées de combustible, selon le matériel à disposition ou duquel pourraient disposer les responsables. D'abord une fine couche de pierres plates au fond, une couche de branches sèches mais épaisses, une autre de carton et de papier, une autre de brindilles sèches, un tapis de pommes de pins sèches, de ronces ou de diverses écorces.

Les participants approchent des barques. À tour de rôle ils y déposent des objets, éléments symboliques, formes naturelles et personnelles, utilitaires ou non, préalablement choisies et apportées pour des raisons propres à chacun n'ayant nul besoin d'être dévoilées. Ce temps, rituel de dépôt est long. Il dessine des cycles, des circuits autour des barques. Ce geste, ce n'est pas se débarrasser, c'est s'attacher autrement, par l'expérience de séparation. C'est donner une raison à l'accumulation. C'est savourer le vide généré par le détachement.

Une fois le chargement effectué, on recouvre l'ensemble d'une couche de terre. Chacun muni d'une pelle remplit sa barque. Les objets-symboles personnels déposés sont enfouis et affleurent par endroit.

Des jerricans d'eau-de-feu sont déversés par chaque équipage sur son embarcation et son chargement. La terre présente dans les barques s'emprennent de ce fluide inflammable.

Les barques sont mises à l'eau par les pousseurs à l'aide des bras et de grandes perches, tandis que les archers se postent sur la berges. Leurs flèches sont des torches elles-aussi imprégnées d'eau-de-feu. Ils

se préparent, allument les flèches, bandent les arcs et tirent, chacun visant la barque de son équipe dérivant à la surface et/ou embarquée par le courant. Il s'agit d'être le plus rapide possible. Plus on rate et plus la barque s'éloigne. Certains tirent d'emblée juste, d'autres s'y reprennent à plusieurs fois. Les barques une fois touchées s'enflamment instantanément, filant emportées par le fleuve.

Les brasiers mouvants diffèrent fonction des combustibles chargés : l'intensité des feux, leurs couleurs, leurs rythmes. L'eau-de-feu permet une flambée longue. Elle est une substance très chargée. Elle brûle seule longtemps, longuement, tranquillement avant d'atteindre et de faire brûler très efficacement ce sur quoi on l'a versée. L'eau-de-feu est visqueuse comme de l'encre. Elle bout tranquille et silencieuse avant d'animer de chaleur ce qui la porte, ce qu'elle enduit. C'est une matière tenace et variable. On ignore toujours ce qu'elle va entraîner, en plus des flammes évidentes. C'est comme une matière en tension qui se dévoile fonction de ce qu'elle touche, de ce qu'elle arrose.

Selon le terrain où l'on se trouve et le type de cours d'eau qui le caractérise, on assiste ou non à l'ensemble de l'action qui peut être très longue. L'idéal est d'être oiseau, pieuvre ou poisson.

Quand les barques ont entièrement brûlé et qu'ils ne reste que les pierres plates du fond, celles-ci coulent en emportant les dernières braises qui s'éteignent en se noyant. L'action s'achève ainsi, dans un léger glissement qui met fin aux rougeoiements. Les feux se noient comme ça, dans des souffles de fumées et de vapeur à la surface du courant.





Reflet du soleil dans un miroir, rythmé et répété, révélant un message en morse : I-M-I, signifiant « répétez ! », enregistrement d'une activation de mon ami et confrère Stéphane Billot, Pas de l'Aiguille, Vercors, 2021

« Quoi qu'il arrive, cela va se déglinguer pendant des siècles, et ça ne va pas être drôle. Mais c'est comme cela qu'il faut penser si on veut penser par le milieu. Alors ma hantise c'est : que peut-on fabriquer aujourd'hui qui puisse être éventuellement ressource pour ceux qui viennent ?

(...)

Guérir, comme tu le dis, de ce « milieu ravageur et ravagé », passe par des pratiques, des fabrications d'antidote. »

Isabelle Stengers, *Résister au désastre, dialogue avec Marin Schaffner*, Wildproject 2019



« Est il possible de vivre sans cette fureur qui pulse au fond de nous, qui menace périodiquement de tout anéantir ? Il faudrait toujours être sûr de pouvoir revenir. Revenir de l'autre monde, comme Perséphone. Six mois en haut, six mois en bas, pratique. Mais hors du temps du mythe, le cycle se brise, parce que c'est comme ça, parce que c'est l'époque, parce que c'est ce à quoi nous faisons tous face. Il faudrait que les deux visages du masque animiste cessent de s'entre-tuer, qu'ils créent la vie, qu'ils créent autre chose qu'eux-mêmes. Il faudrait, non, il faut à tout prix sortir de cette dualité réversible mortifère. »

image glanée sur internet, auteur inconnu (Reuters)

Démolition de l'église Saint Lambertus à Immerath en Allemagne pour faire place à la mine de Garzweiler (voir image suivante).

<https://www.news18.com/photogallery/world/19th-century-church-demolished-for-the-expansion-of-a-coal-mine-1627071-7.html>

Nastassja Martin, *Croire aux fauves*, éditions Verticales, 2019



« Tous les « venins chauds, ignés, soient-ils célestes, aériens, aquatiques ou terrestres », sont des matières de fièvre. »

image glanée sur internet issue d'une vidéo diffusée via YouTube
Dezoom - Allemagne : exploiter du charbon à ciel ouvert / ARTE
© SANDL - Simon Bouisson et Ludovic Zuili
<https://youtu.be/m7xRkyTwr5A>

« À Jüchen, en Allemagne, une mine à ciel ouvert s'étale sans limites, effaçant de la carte des villages entiers. Le lignite extrait ici est brûlé essentiellement pour produire de l'électricité. Des dizaines de mines comme celle-ci sont surexploitées à travers le monde, mais à quel prix ? «Dezoom» révèle en un seul plan séquence les empreintes indélébiles de l'activité humaine sur la planète. »

On voit une excavatrice à godets (plus grosse machine jamais construite), à l'action en train de littéralement manger la terre.

Gaston Bachelard, *La terre est les rêveries du repos / L'intimité querellée*, José Corti, 1948



LES LUCIOLES

la mort ou le goulag ?

terrain : le sol

outils et matériaux : des corps vivants, de la lumière, de la terre, du sable, des pierres (des rocs), des braises brûlantes...

gestes : creuser, ensevelir, cacher, des gestes de chaîne, de souffrance, les gestes des travaux laborieux, caresser, réchauffer, cuire, éclairer

temporalité : infinie

consigne : creuser

remarque : le laveur de morts ne se porte garant ni de l'enfer ni du paradis

Excavez ! Excavez pêcheurs ! Étouffez la flamme mais n'éteignez pas le feu ! Les vers sont sales, sordides, mais ils portent sa lumière et le vivifient !

N'ayez pas peur d'eux car ils sont nos complices !

C'est une vaste plaine herbeuse et grise, un paysage de la fin ou celui d'un début. Des monticules de terre et de roche ponctuent la zone de leur présence monumentale. Des groupes s'activent autour de ces éruptions qui disparaissent dans un rythme soutenu par va-et-vient dans le sol. La nuit ou par temps sombre – fréquent en cette région

Partie, 2011

Image issue d'une vidéo. Jeu de balle collectif d'une heure environ. Balle : baudruche, scotch, papier, peinture. Terrain : farine. Dix joueurs, costumes sombres, sauf un. À ce moment, Borin Shehu, dernier joueur jouant seul avec la balle.

– des vagues lumineuses étincelantes sortent des mêmes places. Le terrain s'éclaire alors de faisceaux grim pant jusqu'au ciel où sont les vautours.

On creuse. On creuse depuis un temps insondable ces galeries profondes. Nos corps sont noirs de terre et de poussière. Parfois on se confond avec le sol qu'on gratte. Ce ne sont pas des corps que l'on enfouit. Nous sommes les corps enfouis. Nous enfouissons des feux, des braises rougeoyantes.

Nous sommes des gens de peur. Nous sommes les cyniques. On manie le déni. On enterre, on cache, on soustrait le monde à sa force, on oublie, on ne voit pas, on ne sent pas. Notre tâche nous trouble et nous anesthésie. Nous ne sommes plus des êtres de sang. Nous sommes des êtres de pitié.

On creuse pour ensevelir le feu. On creuse pour vous en abriter mais aussi pour l'abriter lui-même, ou l'abriter de vous. Nos ongles sont taillés pour ça. Chacun de nos doigts est comme une pelle saillante et on creuse. Nous sommes les taupes aveugles.

Creuser est un geste sinistre. On use du sol pour se sentir fort et devant on creuse, et derrière on creuse, et à droite, et à gauche, à l'est, à l'ouest, au nord, au sud, en haut, en bas, partout, vers tout, on creuse. Rien ne nous arrête, pas même les éboulements car la terre chauffée renforce les parois. Les brûlures constantes et contingentes nous poussent. Elles ne s'arrêteront jamais.

Dans ces galeries il y a les vers. Des vers qui attrapent le feu au fond, là où on l'enterre. Des vers luisants de la flamme des hommes. Ils glis-

sent au sol des galeries, ils rampent tels des anguilles agiles couvertes de terre lumineuse, allumée, incandescente.

Ces vers sont pacifistes, ils vivent là aux côtés des taupes qui creusent. Ils les divertissent, ils usent de l'étouffement des flammes, ils sont une petite part de cet écosystème là.

Imaginez de grands vers éclairant des tunnels obscurs aux murs endurcis de terre cuite. De grosses lucioles de chaleur et de vie, paisibles, douces, forces de flammes et couvertures de braises. De la taille d'un grand chien, fidèle à la présence des mains sales et du soufre qui le caressent.

Elles naissent sous le feu, puis se blottissent contre lui, elle s'en charge, le couvant comme leur propre œuf, et comme ça, au-delà de ces corridors bouillants, elles éclairent le ciel.





« Être forêt ce n'est pas se prendre pour un arbre, c'est suivre la piste de cet événement vertical qu'est une forêt, « quelque chose qui, contre l'étrangeté du monde administré, est enfin là » ; et braver les pratiques dévastatrices (de sols, de vies et d'idées). Il ne s'agit pas seulement de prendre la nature en respect, de voir dans la forêt une réserve précieuse de la biosphère, mais d'y reconnaître « un certain alliage, une certaine composition tout à fait singulière de liens, d'êtres vivants, de magie », un peuple qui paraît, « une défense qui s'organise », un imaginaire qui s'intensifie, de nouvelles raisons d'aimer, des lieux et des liens où il serait enfin possible de respirer. »

La lumière du soleil de fin d'après-midi filtrant à travers les arbres dans une forêt près de Telč, République tchèque, août 2022.

Marielle Macé, *Un parlement élargi*, précédé de *Nos cabanes*, Verdier, 2019



« Tous les terrains sont inintéressants. C'est la façon de les aborder qui compte. »

image glanée sur internet, auteur inconnu
Abatteuse en action lors d'une coupe rase.

Philippe Descola, *À voix nue*, entretien avec Caroline Broué, France Culture, avril 2023



Perchée, 2012

papier journal vierge, pierres, branches mortes, dimensions variables : de quelques mètres à une centaine. Pièce réalisée à l'occasion du parcours d'art contemporain en forêt du Festival des paysages en Alsace bossue organisé par Artopie et la Grange aux paysages. Site de la Heidenkirche, forêt domaniale de la Petite-Pierre nord.

LES PERCHES

sans sommation

terrain : une forêt profonde, en moyenne montagne, autour de parcelles exploitées en monoculture, après ou pendant une coupe rase ou importante, sinon une zone ravagée de n'importe quel type

outils et matériaux : des canifs, des scies, des branches, des bâtons, des ficelles, de l'eau-de-feu, des allumettes ou des briquets

gestes : observer, sélectionner, couper, brandir, allumer, activer, rendre vivant

temporalité : le temps d'un après-midi suivi d'une longue soirée

consigne : explorer le terrain et sélectionner des objets qui s'y trouvent inertes dans l'optique d'une activation collective qui leur (re)donnera vie

remarque : faites feu de tout bois

Je suis l'esquisse d'un labeur, je manque d'assurance, j'ignore si je suis transparente mais je crois que personne ne remarque ma présence, ma forme et mon étendue.

Je suis un chemin peu parcouru. Une route que personne ne visite, jonchée de branches mortes tombées des arbres qui me bordent, secs et inhabités. Même les vautours ne se posent plus sur eux.

Des centaines de troncs jonchent le sol. C'est un ravage qui surgit soudain au détour du sentier, après un virage révélant une parcelle en-

tièrement dénaturée. Quand on regarde plus loin le paysage, il y en a beaucoup d'autres. Une guerre est menée contre la forêt. On va ramasser des branches, en faire des perches à brandir et à rassembler.

Chacun dérive à sa guise entre les troncs, les souches et les morceaux de terre retournée, les buissons et les branchages variés, pour certains encore vaillants. On cherche les bonnes branches, celles qui feront bon emploi, celles qui ont une forme qui nous dit de la prendre sans qu'on sache vraiment pourquoi.

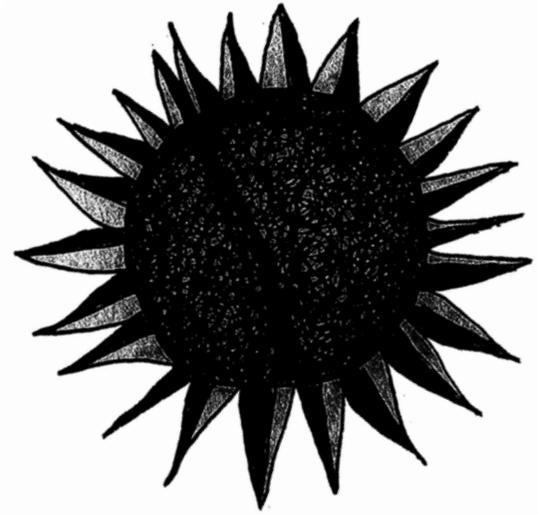
Une fois les perches choisies, collectées, on les rassemble en fagots et chacun en saisit une qui l'accompagnera vers la vallée ou le sommet. Le reste des fagots sont partagés entre des volontaires porteurs. Le groupe se divise, certains monteront vers les cimes, d'autres redescendront dans la vallée où les branches allumeront de grands incendies.

Chacun enflamme sa perche et tandis que la nuit tombe, on voit descendre de tous les versants des processions lumineuses vers la vallée. On en voit aussi monter vers les sommets. Bientôt les pentes sont striées de cordes lumineuses mouvantes. La forêt ne brûle pas, elle n'est déjà plus qu'un ravage. Ce sont de grands serpents de feu engagés par leurs porteurs qui avance sur les monts et enflamment la vue. Les bâtons des marcheurs se sont mués en flambeaux, la marche en geste clair et groupé. Une horde, une meute descend des bois et monte vers les cimes, tranquille, consciente, déterminée à enflammer la force toxique des mondes artificiels et à allumer les ciels de signaux catalyseurs.

Les animaux dont les terres ont été détruites suivent ces serpents de feu qui hachurent le paysage.

Des nuées d'oiseaux s'amassent au dessus des monts allumés.

Bientôt seules les montagnes se dessinent au loin, relief de nuages sombres, liserés noirs allumés comme les bougies des géants. Au-dessus des villes embrasées des oiseaux fulminent dans tout les sens du ciel.





dimanche 19 mars 2023

Ciel d'orage lors de la deuxième marche partagée dans le vignoble autour de Scherwiller. On distingue les vignes trempées de pluie et les collines du piémont vosgien ornées des ruines du château de l'Ortenbourg.

« Une belle matière, un beau fruit nous enseigne souvent l'unité de rêve, la plus solide des unités poétique. Pour un rêveur de la matière, un raisin bien composé n'est-il pas déjà un beau rêve de la vigne, n'a-t-il pas été formé par les forces oniriques du végétal ? Dans tous ses objets, la Nature rêve.

Dès lors, à suivre fidèlement la méditation alchimique d'une substance choisie, d'une substance toujours cueillie dans la nature, on accède à cette conviction de l'image qui est poétiquement salutaire, qui nous prouve que la poésie n'est pas un jeu mais bien une force de la nature. Elle élucide le rêve des choses. On comprend alors ce qu'est la métaphore vraie, la métaphore deux fois vraie : vraie dans son expérience et vraie dans son élan onirique. »

Gaston Bachelard, *La terre et les rêveries du repos / Le vin et la vigne des alchimistes*, José Corti, 1948.



« Il n'y a pas de pratiques isolées. Elles ont besoin d'un milieu et font milieu pour les autres. »

« Il n'y a pas de morale écologique. Rien ne mérite d'être détruit. »



Vue sur les ruines du château du Ramstein, le sommet du Frankenberg, le val d'argent et le val de Villé depuis l'une des meurtrières du château de l'Ortenbourg.

Isabelle Stengers, *Résister au désastre, dialogue avec Marin Schaffner*, Wildproject 2019.



Vue sur le vignoble et le bourg de Scherwiller depuis les ruines du château de l'Ortenbourg.

« Afin de *comprendre* l'esthétique dans ses formes accomplies et reconnues, on doit commencer à la chercher dans la matière brute de l'expérience, dans les événements et les scènes qui captent l'attention auditive et visuelle de l'homme, suscitent son intérêt et lui procurent du plaisir lorsqu'il observe et écoute, tel les spectacles qui fascinent les foules : la voiture des pompiers passant à toute allure, les machines creusant d'énormes trous dans la terre, la silhouette d'un homme, aussi minuscule qu'une mouche, escaladant la flèche du clocher, les hommes perchés dans les airs sur des poutrelles, lançant et rattrapant des tiges de métal incandescent. Les sources de l'art dans l'expérience humaine seront connues de celui qui perçoit comment la grâce alerte du joueur de ballon gagne la foule des spectateurs, qui remarque le plaisir que ressent la ménagère en s'occupant de ses plantes, la concentration dont fait preuve son mari en entretenant le carré de gazon devant la maison, l'enthousiasme avec lequel l'homme assis près du feu tisonne le bois qui brûle dans l'âtre et regarde les flammes qui s'élancent et les morceaux de charbon qui se désagrègent. Ces gens, si on les interrogeait sur les raisons de leur action, fourniraient sans aucun doute une réponse fort raisonnable. L'homme qui tisonnait les morceaux de bois en flamme dirait alors qu'il faisait cela pour attirer le feu ; mais il reste néanmoins qu'il est fasciné par ce drame coloré du changement qui se joue sous ses yeux et qu'il y prend part en imagination. Il ne demeure pas indifférent à ce spectacle. Ce que Coleridge disait du lecteur de poèmes est en quelques sortes vrai de tous ceux qui sont tranquillement absorbés dans leurs activités mentales et corporelles : « Le lecteur devrait être entraîné vers l'avant, non par un désir impatient d'atteindre la fin ultime, mais par le voyage source de plaisir en lui-même. » »

John Dewey, *L'art comme expérience / L'être vivant*, traduction JP Cometti et alii, folio essais, Gallimard, 2010 (1934 pour la première édition états-unienne)



Dans le conteneur à gravas, rebuts de rebuts, agglomérant dans une anarchie merveilleuse des objets en céramique invendus ou invendables, principalement de la vaisselle. Ce conteneur était tout particulièrement fascinant en terme de potentiels de matières et d'actions passées, momentanées ou à venir.

LE SOLEIL DES MEURTRIÈRES

parcourir la vigne

contexte : ici rien n'est fictif, il s'agit de relater le *stage* effectué dans le cadre de la formation

terrain : le village de Scherwiller et le vignoble qui l'entoure, surplombés par les crêtes du piémont vosgien et les ruines des châteaux de l'Ortenbourg et du Ramstein

outils et matériaux : des corps vivants, des bâtons, de bonnes chaussures, un dictaphone, une carte et un thermos de café, des k-ways et des parapluies

gestes : marcher, observer, discuter, collecter, échanger, enregistrer

temporalité : de deux à trois heures, fonction de la longueur de l'itinéraire

consigne : marcher en groupe et discuter des paysages alentours et de ce à quoi ils nous renvoient avec nos complices de marche, parler aussi d'expériences vécues impliquant d'autres paysages et des contrées sauvages

remarque : ce n'est pas marcher doucement qui retarde, c'est faire demi-tour

Fente pratiquée dans un ouvrage fortifié permettant de lancer des projectiles ou de tirer sur des assaillants.

Ce texte présente les interventions menées en mars 2023 avec EmmaCulture, tiers-lieu culturel en préfiguration au sein de la communauté Emmaüs de Scherwiller en Alsace centrale.

Les notions soulevées par ma pratique m'ont semblé faire écho aux diverses activités que je pourrais rencontrer et interroger dans une communauté Emmaüs : le recyclage, le réemploi, la valorisation de ce qui semble sans intérêt. Aussi, je me suis dit que ça serait un défi intéressant vis-à-vis du *faire ensemble* et du partage d'expériences vécues pouvant être un vivier de récits multiples. Il y a aussi le paysage très singulier du vignoble, du piémont et des châteaux en ruine qui m'a semblé pouvoir être un décor propice pour forger et nourrir des imaginaires.

Emmaüs est un lieu-ressource intéressant, tant humaines pour partager, rencontrer et co-construire, que matérielles, à glaner, récupérer, transformer, valoriser pour générer du geste, du souvenir, du récit, de la parole, du « narratif » autant que du volume concret via les objets ou les matériaux, leur assemblage.

L'idée était de proposer quatre marches-actives dans le territoire-paysage autour de la communauté, sur des séances de deux à trois heures, avec à chaque fois de cinq à dix participants volontaires. Selon le temps imparti et la météo, nous partirions en excursion vers quatre destinations, sur quatre itinéraires déterminés au préalable incluant des lieux stimulants et intéressants sur les plans géographiques (horizons, cimes, vignes, cours d'eau...) et/ou patrimoniaux (ruines, architectures, industrie, agriculture...). Nos présences et cheminements au sein de ces espaces permettraient à chacun, à son rythme et sans y être forcé, de raconter une expérience, vécue ou fictive, de façonner une parole, une narration, soit en marchant, soit lors de pauses, soit via la recherche et l'utilisation d'objets-vecteurs, ramassés en route ou apportés.

Je me prêterais moi-même au jeu et, muni d'une caméra et/ou d'un enregistreur sonore, je documenterais ces moments de découvertes et

d'échanges dans l'objectif de réaliser une forme audio-visuelle documentaire. Je proposerais aussi à ceux qui le souhaiteraient d'enregistrer eux-mêmes ces moments, avec leur téléphone et/ou leur propre matériel, ou, le cas échéant, en leur proposant d'utiliser le mien. Selon le timing et l'énergie relatifs à chaque séance, un temps serait donné soit avant de partir, soit en retour d'excursion, dans le jardin d'EmmaCulture pour échanger de nouveau et prendre un moment de repos et de restitution du vécu de chacun. Les objets-vecteurs apportés, glanés, fabriqués lors de ces excursions s'installeraient au fur et à mesure dans un espace préparé, imaginé, assemblé au grès des rencontres ou en amont de la première escapade, dans le jardin.

Cette proposition visait une appropriation individuelle, collective et surtout sensible des paysages et du territoire de Scherwiller par les membres de la communauté et les habitants de ce territoire, qu'ils soient d'ici ou d'ailleurs, ancrés ou de passage, chacun apportant une part de lui-même pour générer un objet-échange collectif et salutaire, pour faire récit, faire présent, faire commun, dans l'instant puis ensuite dans les arpentages de chacun dans ces mêmes paysages, et en générant un document valorisant ce moment et les expériences qui en émaneraient.

Concrètement, sur les quatre marches prévues, seules deux ont pu avoir lieu.

Pour la première, le jeudi 16 mars en matinée, sous un grand soleil printanier, nous étions quatre, trois travailleurs en « ré-insertion » professionnelle à *Etikette*, la branche textile d'Emmaüs. Tous placés au même niveau, comme membres de ce groupe de quatre arpenteurs muni de bâton que j'avais préalablement prélevés dans le jardin d'EmmaCulture en cours de défrichage, la marche nous à permis d'échanger,

de discuter simplement. Étonnamment, beaucoup de choses et d'histoires personnelles voire intimes ont été dites, vis-à-vis du corps, du rapport aux autres, sans que je lance moi-même la discussion vers ces thématiques. Cette petite excursion a apporté un moment de détente en marge du train-train quotidien à ces trois personnes qui n'ont pas l'habitude de l'excursion et de l'exploration dans leur vie quotidienne, et je crois que ce simple fait été déjà un geste très significatif. Les retours furent très positifs et le simple fait de faire un pas de côté dans leur quotidien leur a fait beaucoup de bien, je crois. Personnellement, ça m'a permis de rentrer en contact avec des gens que je n'aurais probablement jamais rencontré autrement et qui m'ont permis d'appréhender des réalités sociales très différentes de la mienne, me permettant de réaliser davantage ma place et mon engagement dans la société, sans rentrer dans les détails. On a fini sur les marches de l'escalier du jardin autour d'un café, chacun gravant son nom sur le bâton qui venait de l'accompagner.

La seconde marche a eu lieu le dimanche 19 mars l'après-midi, sous une pluie intense puis de belles éclaircies, un temps de giboulées. Le groupe était constitué de sept adultes et une enfant. Deux participants ont dû quitter le groupe en cours de marche, on a donc fini à six. Il s'agissait d'habitants du village et plus largement de la région, tous extérieurs à la communauté. Comme pour la première excursion, le contact s'est noué immédiatement quoique qu'il fut difficile de ne former qu'un groupe compte tenu du nombre de participants plus élevé. Chacun a pu changer de compagnons de marche aléatoirement sur la durée de l'après midi. Des discussions riches et intéressantes, davantage contextuelles que personnelles, tant sur la géographie, que sur la culture de la vigne et diverses sociologies locales. On a terminé dans le jardin en continuant les discussions tandis que chacun partait à sa guise, toujours sous les giboulées orageuses.

Chaque marche a été enregistrée avec un enregistreur sonore. Je

l'avais sans arrêt dans une main, le bâton dans l'autre. Je n'ai pas encore pris le temps d'écouter attentivement ces enregistrements mais je sais qu'ils contiennent beaucoup d'éléments. Tout ces indices chemineront avec moi jusqu'à la réalisation d'une sculpture dans le jardin d'EmmaCulture. Elle sera activée dans les vignes et autour du château de l'Ortenbourg, je l'espère en collaboration avec les compagnons lors de la résidence que je vais mener à l'invitation d'EmmaCulture dans la suite de ces intervention jusqu'à la fin septembre.

La première marche qui avait été prévue le dimanche 5 mars l'après midi (tout public comme celle du 19) a dû être annulée pour cause de grosse grippe me clouant au lit pendant une semaine, et la dernière qui devait s'adresser aux compagnons le jeudi 23 en matinée a dû être annulée pour un problème d'organisation et de contact compliqué afin d'avoir des volontaires vraiment volontaires, personne ne s'étant inscrit.

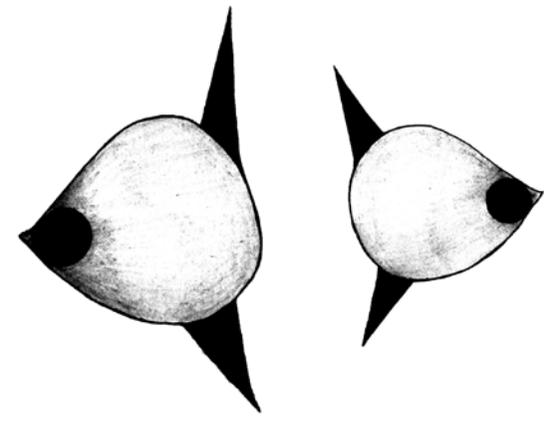
Ces marches étaient partie de la programmation du festival Pluriel organisé le long du mois de mars en Alsace centrale par le réseau Tôt ou t'Art qui fédère des acteurs des champs de l'action sociale et de la culture dans des collaborations actives. Le vendredi 31 mars avait lieu la journée de clôture du festival, et à cette occasion, j'ai proposé un atelier aux divers participants. Je disposais d'un temps trop court pour une nouvelle marche collective, j'avais donc prévu un moment allongé dans l'herbe du jardin, invitant chacun (une quinzaine de personnes) à prendre la parole à tour de rôle afin de raconter une expérience de rencontre avec le sauvage (paysages, animaux, événements météorologiques ou géographiques...). L'idée était toujours de récolter des anecdotes nourrissantes dans lesquelles puiser mon inspiration pour la création à venir. Ce jour-là il y avait de nouveau des giboulées. Mon atelier était prévu en fin de matinée, celle-ci ayant été ensoleillée jusque-là. Quand on est sorti pour se rendre au jardin situé à quelques

centaines de mètres, le ciel se chargeait de nuages. Au moment précis où le groupe arrivait dans le jardin, l'orage se déclencha accompagné d'énormes averses. Le groupe s'est alors divisé en deux, une partie se réfugiant sous un arbre-abris-précaire et l'autre sous le auvent de l'entrée de la villa. Qu'à cela ne tienne, j'avais déjà préparé l'enregistreur et on commença les racontages. Après cinq minutes collés-serrés, la pluie ne cessant pas, nous nous sommes tous engouffrés dans la villa qui en principe n'est pas encore ouverte au public. C'est dans ce bâtiment situé au centre d'un magnifique jardin que prendra place le tiers-lieu EmmaCulture une fois la transformation engagée terminée. Cas de force majeure, il fallait vraiment qu'on s'abrite de cette rencontre-sauvage-là tombée à pic ! Finalement, nous avons passé le temps de l'orage à l'intérieur et chacun, volontairement, a pu prendre la parole comme prévu, dans une attention vive et attisée par l'imprévu. Ce fut un super moment commun.

En parallèle de ces marches, j'ai passé quelques heures *en immersion* au sein de la communauté. J'étais invité à rencontrer les compagnons et à *travailler* avec eux. Ça a été pour moi assez complexe de rentrer en contact avec des travailleurs actifs du fait de mes réflexes d'observateur. J'ai en effet passé plus de temps à observer leur gestes, les flux et les présences de milliers de formes, de matières, d'objets, de choses, d'éléments décontextualisés. Cette scène de tri perpétuel captivante retenait mon attention, m'empêchant d'aller vers les gens. Aussi, je crois que je ne voulais simplement pas les déranger et ne me sentais pas légitime à le faire, aussi sûrement par timidité. Comment arriver et prendre part à leur action sans qu'eux ne soient perceptiblement et précisément au courant de la mienne et du pourquoi de ma présence ? J'ai ressenti un manque de clarté dans la communication à leur égard de ce pourquoi j'étais là, aussi parce que moi-même, étant en phase d'observation, hormis concernant les marches, j'avais du mal à être clair avec ça. Comme on se l'est dit ensuite avec Mickaël Roy qui

gère la préfiguration et la programmation d'EmmaCulture, on a mis la charrue avant les bœufs concernant l'implication des compagnons dans les marches et la récolte d'expériences que je souhaitais en tirer. On a donc décidé de prendre le temps du contact, et je crois que le fait de me mettre au travail à côté d'eux (et non pas avec eux), sur ma propre tâche de collecte et d'assemblage nous permettra de nouer relation. C'est ce à quoi je m'appliquerai pendant la résidence entre mai et septembre, dans l'espoir d'arriver à en emmener quelques-un avec moi jusqu'aux ruines du château, et je l'espère de réussir à les faire devenir acteurs des mouvements et récits que l'artefact construit permettra de générer.

À suivre...

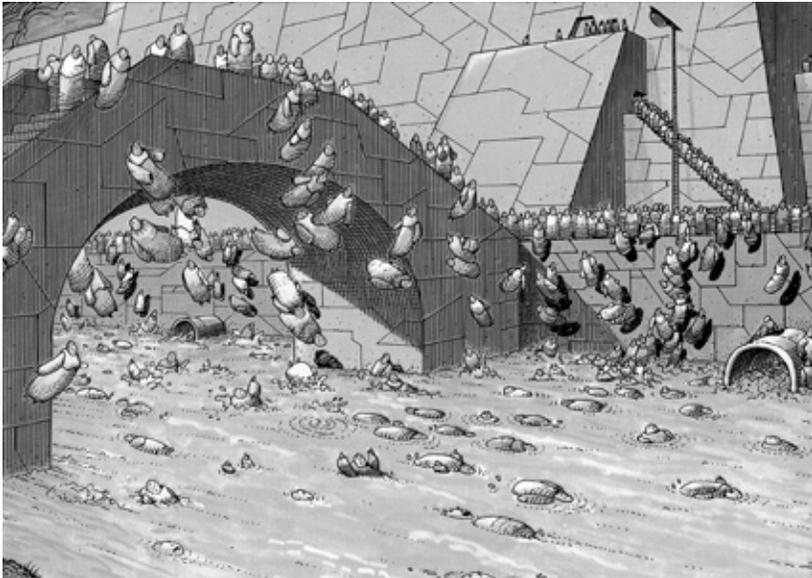




« Substituer le réveil de l'éducation à l'éveil du savoir, c'est étouffer dans l'homme le poète, geler son pouvoir de donner sens au monde. Pour peu qu'on le coupe de la nature, qu'on le prive de travail créatif, qu'on mutile sa curiosité, l'homme est déraciné, ligoté, il se fane. Surdéterminer l'environnement physique, c'est le rendre physiologiquement hostile. Noyer l'homme dans le bien-être, c'est l'enchaîner au monopole radical. Pourrir l'équilibre du savoir, c'est faire de l'homme la marionnette de ses outils. Englué dans son bonheur climatisé, l'homme est châtré, il ne lui reste que la rage qui le fait tuer ou se tuer. »

Philippe Caza, *Le joueur de flûte* (détail), 1980, dans le recueil de bande dessinée *L'Âge d'Ombre*, Delcourt, 1998

Ivan Illich, *La Convivialité / L'équilibre – La surprogrammation*, Le Seuil, 1973



« Juste pour être sûr qu'ils n'auraient pas changé, tu as traversé leur cité... Tu t'es imprégné de leur odeur fade – odeur de mort aseptisée... Tu as senti remonter en eux une peur très ancienne... Et en toi une très ancienne colère... À moins que la colère ne fut en eux... Et en toi la peur. »

Philippe Caza, *Le joueur de flûte* (détail), 1980, dans le recueil de bande dessinée *L'Âge d'Ombre*, Delcourt, 1998

Philippe Caza, *Le joueur de flûte*, 1980, dans le recueil de bande dessinée *L'Âge d'Ombre*, Delcourt, 1998



« Je ne chante pas ce monde ni les autres astres
Je chante toutes les possibilités de moi-même hors de ce monde
et des astres
Je chante la joie d’errer et le plaisir d’en mourir »

image glanée sur internet, site web de la Nouvelle République, © NRmobile
14 janvier 2016, Poitiers : traque aux cochons sur l’A10, capture vidéo (le chargement
vivant d’un camion accidenté s’échappe sur l’autoroute)
<https://www.lanouvellerepublique.fr/poitiers/traque-aux-cochons-sur-l-a-10>

« C’est une porcherie à ciel ouvert en pleine autoroute. Avec le bruit et l’odeur en
prime. Il est 6 h, hier matin, quand un camion tractant une remorque se renverse juste
après la bretelle de sortie Poitiers Sud avec 191 cochons à son bord. L’ensemble rou-
tier se couche en travers des deux voies de circulation en direction de Bordeaux blo-
quant tout passage. Le routier du Maine-et-Loire qui roulait vers l’abattoir s’est sans
doute assoupi avant de donner un coup de volant. »

Guillaume Apollinaire, deuxième strophe de *Le musicien de Saint Merry*, 1918



« Et Darmanin au fond du Rhin ! »

Graffiti capturé dans les toilettes de *la Taverne française*, Strasbourg, avril 2023

Extrait d'un chant scandé par la foule, entendu, entonné et repris lors des manifestations contre la contre-réforme des retraites et le système Macron, à Strasbourg en janvier, février, mars, avril... 2023



Le Rhin depuis le rocher d'Ipstein au nord-est de Bâle, peinture de Peter Birmann, 1758-1844. Kunstmuseum Basel. Regardez-le aujourd'hui et contempler la bêtise humaine.

LE BON COCHON

le supplice de la noyade

terrain : un espace peuplé et vaste, à proximité d'une forêt de chênes et d'un fleuve large traversé par un pont

outils et matériaux : des glands, des lèvres, du souffle, des corps vivants, un pont

gestes : amasser, courir, distribuer, souffler, siffler, entendre, tomber, danser

temporalité : propre à l'imaginaire d'un geste héroïque partagé

consigne : siffler dans l'objet fourni afin d'engendrer le tangage d'un pont vers des noyades salvatrices

remarque : pour franchir le pont, on peut marcher avec le diable

Tenir équilibré dans un monde à bascule.

Le terrain est un bourg à proximité d'un grand, large et profond fleuve, le mer ne doit plus être très loin. Ce bourg est le centre d'une région sous l'emprise d'une meute minoritaire dominatrice à la tête de laquelle est une horde de quelques-un, notoirement cynique et dangereuse. La population est triste et résignée, sans beaucoup d'activités joyeuses et conviviales. Il y a une défiance permanente entre les citoyens, entretenue par la horde machiavélique au pouvoir. Nul ne semble savoir ce

qui pourrait arranger les affaires et la situation demeure pénible pour tous.

Le gland est le fruit du chêne, arbre-emblème, monstre de force et de beauté, monde accueillant une vie prolifique. Le gland tombe des branches vers le sol comme la plupart des fruits. Il y gît, attendant d'être emporté par le hasard vers sa vie, espérant devenir à son tour l'arbre magique, mais finissant bien souvent sa courte existence aux prises d'un destin funeste. En effet, parmi ses prédateurs, évidemment il y a les hommes qui mènent dans les forêts leurs troupes de cochons afin qu'ils les mangent. Cette affaire on l'appelle la glandée, et l'homme qui mène cette corvée si facile, c'est le glandeur, l'oisif berger à cochons.

Un gland est constitué de différentes strates. Deux principales, bien visibles sont la graine et la cupule. Cette dernière, on la nomme souvent « chapeau », car effectivement elle couvre la graine comme une tête se protégerait du froid. N'est-ce pas souvent que l'on s'imagine le lutin portant sur sa tête la cupule du gland en guise de bonnet ? Ma foi, ainsi va la magie du monde forestier. La cupule peut aussi servir de sifflet : coincée entre l'index et le majeur, sa partie concave vers l'extérieur de la main, le poing bien serré, on souffle entre les phalanges de ses deux doigts pour produire un son vif et précis, à même de percer avec force une oreille agacée.

Un jour, un glandeur assoupi au pied d'un grand chêne fut réveillé par un de ses cochons qui lui dit : « – Glandeur, plutôt que de dormir, ramasse donc les cupules des glands que l'on a épargnées, restées sur le sol, laisse nous ici et retourne en ville les distribuer, donne à tous ceux que tu croises la consigne d'y siffler sans trêve et joyeusement en venant nous rejoindre ici sur l'autre rive ! Les ingrats malheureux qui vous dirigent s'en iront vite au fleuve pour vous libérer. » Étonné de

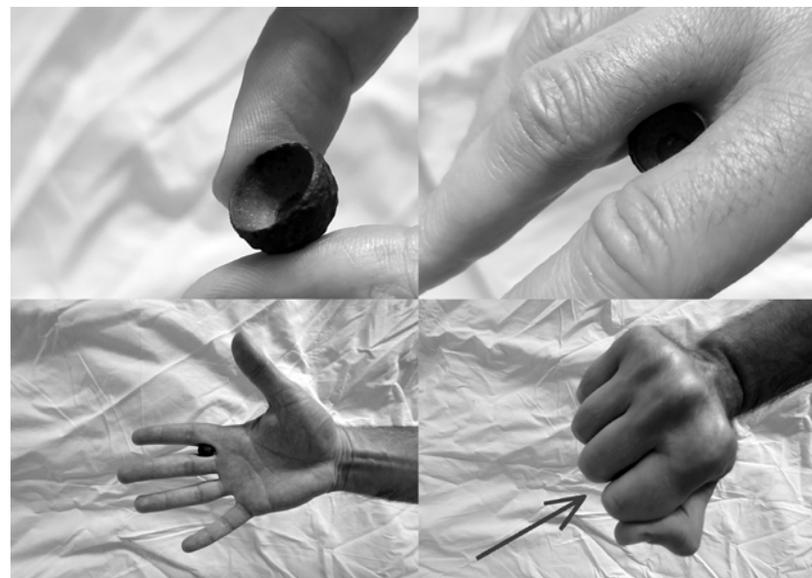
voir et d'entendre sa bête lui parler tandis que toutes les autres le regardaient d'un air persuasif et complice, apeuré et – de fait – convaincu par cette diablerie, le glandeur ramassa les centaines de cupules laissées au sol par les animaux, en rempli sa besace et couru vers le bourg en laissant son troupeau gourmand dans le bois. Arrivé en ville, il les distribua à tous les habitants qu'il croisait, en leur demandant d'y siffler sans cesse en traversant le fleuve jusqu'à l'autre rive. Chacun fut immédiatement convaincu par l'air blême et essoufflé du glandeur, lui d'habitude si nonchalant. C'était évident qu'il s'agissait là d'une affaire du diable et qu'il fallait mieux sans nul doute obéir et passer le pont sans arrêter le souffle, plutôt que de périr on ne savait comment.

Rapidement un son merveilleux d'engouffra dans toute l'atmosphère des rues. À ce son vivifiant qui pour eux était insupportable, les membres de la horde habituellement invisibles – quoique souvent représenté par des bougres d'idiots déguisés en armée de casques noirs – sortirent de leurs planques et se dirigèrent vers le fleuve d'où provenaient le son afin de mettre fin à cet affront. La logique voudraient qu'ils eurent envoyé leur armée mais cette fois, allez savoir pourquoi, peut-être parce que celle-ci elle-même sifflait de l'autre côté du fleuve, ils y allèrent en personne. Arrivés au pont, ils comprirent que le son venait du bois de chênes sur l'autre rive et ils s'engagèrent sur l'ouvrage vers la foule des siffleurs à l'autre bout. Le reste des badauds sans sifflet qui les suivait, s'arrêta derrière eux juste avant le pont.

Quand toute la horde fut hors de terre, bloquée par la populace à chaque extrémité du pont, celui-ci se mit à tanguer comme un bateau sur l'océan tempétueux. Il tangua si fort que tous les membres de la horde en furent dégagés et tombèrent dans le fleuve, immédiatement emportés par le fond jusqu'au dernier qui était le plus fourbe et qui tenta de s'échapper en traître mais n'y parvint jamais, accablé par la

foule l'empêchant de passer, s'accrochant longtemps aux haubans et balustrades, en criant de rage et de peur, et finissant lui aussi par basculer, tomber dans l'eau et être emporté. Une fois tout son chargement disparu dans l'eau, le pont s'arrêta de tanguer, et la foule en liesse s'y engagea à son tour, pour y danser pendant des jours.

Les cochons restèrent quant à eux tranquilles, mangeant bien heureux tous les glands du bois, sous l'ombre bienfaitrice des chênes charmeurs.



Mise en place de la cupule d'un gland dans la main afin de la faire sonner. La flèche figure le souffle. Persévérez, vous finirez par y parvenir ! Merci à mon confrère Joseph Kieffer pour m'avoir appris cet usage-là de l'outil-cupule.





« Le devenir animal de l'homme est réel, sans que soit réel l'animal qu'il devient ; et, simultanément, le devenir-autre de l'animal est réel sans que cet autre soit réel. C'est ce point qu'il faudra expliquer : comment un devenir n'a pas de sujet distinct de lui-même ; mais aussi comment il n'a pas de terme, parce que son terme n'existe à son tour que pris dans un autre devenir dont il est le sujet, et qui coexiste, qui fait bloc avec le premier. C'est le principe d'une réalité propre au devenir. »

image glanée sur internet, site web du Dauphiné Libéré, auteur non indiqué
17 octobre 2018, les grandes énigmes, Ristolas : un cerf retrouvé mort à 100 mètres des habitations
<https://www.ledauphine.com/hautes-alpes/2018/10/17/un-cerf-retrouve-mort-a-100-metres-des-habitations>

L'article précise que l'animal aurait succombé à un combat l'opposant à un congénère.

Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux / Devenir-intense, devenir-animal, devenir-perceptible*, les Éditions de Minuit, 1980



« La crise ne saurait tarder. Elle a déjà commencé. Le désastre qui va suivre manifesterait clairement que la société industrielle en tant que telle, et pas seulement ses divers organes, a dépassé les bornes. »

Horopis a vodopis, 2022

Image issue d'une vidéo. L'aube au sommet d'une colline pragoise. Ailes : structures multiples, tissages, chardon et jute.

Ivan Illich, *La Convivialité / L'inversion politique - La mutation soudaine*, Le Seuil, 1973



Été 2022. Prague.

Un papillon visite l'atelier. Je l'ai placé dans un bocal afin de l'observer avant de lui rendre sa liberté. Il a ouvert ses ailes, dévoilant la gueule d'un fauve.

« Quand on est seul, on quitte sa propre personne, on devient ce qu'on voit, on devient ce qu'on entend. Et ces frontières, en effet, entre nature et culture, entre humain et non-humain, elles tombent toutes seules, très naturellement. (...) »

Et les oiseaux nous disent : Enjoy ! Deeply ! The very little things. »

Claudie Hunzinger

entretien avec Olivia Gesbert : *la part sauvage de Claudie Hunzinger* au sujet de son roman *Les grands cerfs*, France Culture, La Grande Table du 19 novembre 2019



Partie, 2011

Image issue d'une vidéo. Jeu de balle collectif d'une heure environ. Balle : baudruche, scotch, papier, peinture. Terrain : farine. Dix joueurs, costumes sombres, sauf un : Nina Ferrer-Gleize, Borin Shehu, Margaux Othats, Clément Richem, Clément Combe, Emilie Biguet, Céline Le Gouail, Caroline Hollard, Julie Uffmann et Elise Estrade

LE LION

et banzaï !

terrain : une savane aride de laquelle émergent quelques arbres ou un archipel dans un marécage brumeux et peu profond

outils et matériaux : des outils de capture, de quoi amadouer, des allumettes, des échasses

gestes : traquer, rencontrer, séduire, défricher, traverser, craquer

temporalité : le temps d'une sieste

consigne : générer des actes d'attention et de présence au monde et aux instants, des moments d'échange, d'écoute, de parole et de partage pour exprimer ses attentions, ses observations, ses sensations perçues ou engendrées

remarque : qui veut chercher des puces sur la queue du lion doit être prudent

Le feu et les bêtes, c'est vaste comme le monde.

L'artiste, c'est le flair, le regard et la lucidité pris pour des clowns. C'est le lion paisible et attentif au pied de l'arbre. Il a beau être admiré et craint par les hommes, ceux-ci cherchent toujours à le capturer et à le déranger en brandissant leurs armes, leurs filets, leurs capteurs photographiques ou d'autres stratagèmes techniques plus ou moins élaborés selon qu'on soit dans une chasse coloniale, un safari touristique ou un divertissement soluble. Rien n'est jamais vraiment correct et respectueux dans ce genre d'affaire.

Ils veulent attraper le lion car l'artiste est une source vive. Or, dans la société aride et boueuse des hommes en mal de vitalité, l'artiste – mieux que toute autre bête – sait donner la joie. Mais gare à qui l'attrape puis le méprise, car la source peut vite se tarir et transformer la terre qu'elle abreuvait en un champ de feu.

L'artiste, c'est le lion à tête brûlée. Nul ne sait quoi découvrir sous la crinière de ces bêtes-là.

L'intervention de l'artiste : c'est la piste du chapiteau, c'est l'arène du gladiateur, ou mieux : c'est une ronde autour d'un feu. Ça tient chaud, c'est vivant et vivifiant, fortifiant comme une douche froide, intéressant même quand ça déconne, quand ça touche trop au feu.

C'est une affaire de solitudes multiples révélées et assemblées, un contact sans artifice qui implique un collectif réel que la présence de l'artiste fonde et soude. C'est porteur de sens et d'équilibre, ça démontre notre présence et l'impact de nos gestes. C'est un lieu où l'observation doit faire des étincelles et l'écoute doit amplifier les songes. Le clown, le fou, le fauve, le jeu ou le feu est au centre du terrain : tous le regardent. On hume, même sans le savoir ou sans l'affirmer, l'insondable partage qui s'en échappe. Ces moment-là révèlent ce qu'est l'écologie : un sens commun au monde que l'on ne saurait décrire fait d'instinct et d'évidence.

Pour moi, intervenir ça serait être alchimistes ensemble, passer d'un état de fait tragique à un état de chose cosmique. Ça serait faire front d'imaginaires mis en commun pour avancer ensemble, être bien conscient de notre place, être tranquilles et fructueux dans nos solitudes et leurs sollicitudes, vives et nombreuses.

Les temps sont durs et le seront davantage. Le réveil des instincts

et des stimulations intuitives est fondamental. Il sera inéluctable et l'observation, l'appréhension et la maîtrise des pulsions vont devenir de plus en plus vitaux. Or, je crois que c'est une bonne part du job des artistes que de *savoir-y-faire* avec ces sensations et ces affects-là. L'intervention de l'artiste trouve ici tout son sens.

Comme l'adelphité complice que l'on trouve dans le regard de l'animal, il y a une évidence intuitive de la force du ciel et du soleil, de la force de la lumière comme de celle de l'obscurité, de la force de la peur et de celle des instincts. Il nous faut avoir confiance en la puissante conduite de l'évidence, retrouver la chair de poule.

Il nous faut remettre du sacré dans les éléments et de l'humilité dans notre manière de dialoguer avec eux comme avec toutes les diverses composantes du vivant. Il faut refaire rites, refaire magie, refaire respect, refaire unité. Il faut que les animaux et les plantes nous réveillent de nos léthargies criminelles : je rêve d'une révolte sauvage. J'attends que les bêtes nous renversent, nous permettent de diminuer nos emprises sur le monde et nous remettent à la place que nous n'aurions jamais dû quitter parmi elles, à leur échelle et à celle des terrains qui nous accueillent. Au lieu de ça on a maîtrisé le feu, on s'est emparé de sa puissance sans sagesse ni retenue, on s'est transformé en d'étranges bêtes mutantes inadaptées à leur propre terre et la grignotant sans affection, rendu dépendants à une dérive glauque et mortelle. À défaut de voir cette révolte-là, on peut l'imaginer et la voir affleurer à travers certains de nos actes et certains de nos choix.

L'intervention de l'artiste est un éveil. C'est pour le meilleur la génération d'un mouvement animiste, pour le pire un mauvais spectacle dont on attend la fin en essayant de combattre le sommeil avec des allumettes pour tenir les paupières. Si le lion est aimable on peut même

s'y endormir, faire une sieste et rêver.

Il faut célébrer la transformation, ne jamais la craindre. On est toujours emporté dans un cycle plus grand et plus épais que soi et c'est cette prise-là, ce transport-là, qui nous fonde et qui, comme force motrice, nous transforme.

L'intervention de l'artiste n'est jamais qu'une fabrique de situations, une forme d'échauffement que l'on traverserait collectivement. L'allumette, qu'elle retienne ou non des paupières alourdies, c'est l'espoir du feu qui tient éveillé, qu'il réchauffe ou qu'il détruit. L'allumette qui craque, c'est l'audace d'un rugissement, c'est la promesse de rêver haut.

L'intervention de l'artiste c'est une quête alchimiste. C'est tenter l'émergence de l'expérience collective via une myriade d'expériences solitaires. C'est une occasion d'inventer des formes et des rituels. C'est faire mythologie du réel.

L'art et l'imaginaire sont des échasses tout à fait adaptées aux marécages autant qu'aux terres brûlées.

À nous de savoir les fabriquer solides, à tout le moins d'essayer.



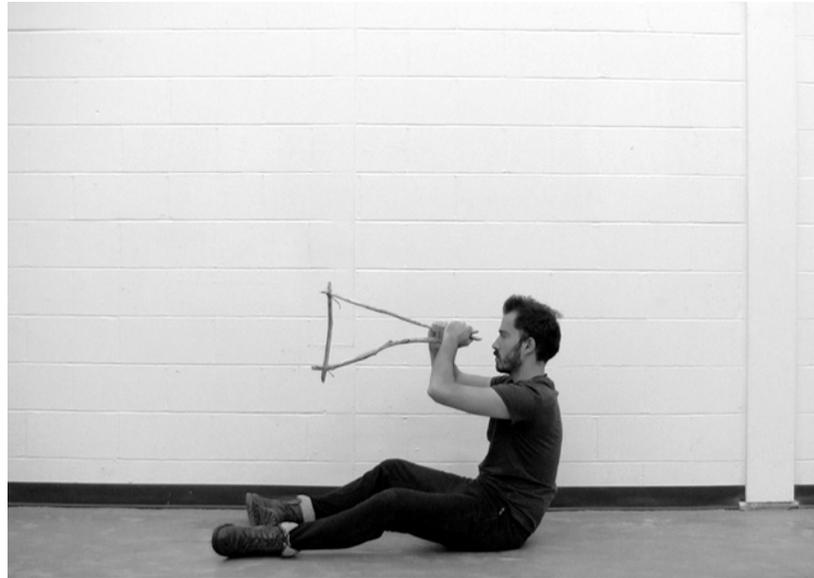


« *Eye-contact* avec le loup : énigme philosophique. Pourquoi certains animaux nous regardent-ils spontanément *dans les yeux* ? S'ils pensaient que nous sommes des corps mus par des forces physiques, des pierres chutant, des arbres ; ou bien s'ils ne pensaient pas, ils poseraient leur regard indépendamment sur toute la surface du corps, sans trouver nos regards. Ici, le fait qu'ils nous regardent dans les yeux indique qu'ils savent quelque chose : il y a une intentionnalité cachée derrière nos yeux, comme s'il y avait *quelque chose* à voir, comme si nous avions vraiment une âme, trahie dans ces miroirs. Je ne sais pas le dire. Le *eye-contact* révèle ce que ces animaux comprennent de ce que nous sommes. Ils nous attribuent une intériorité, nous qui peinons tant à leur rendre cette politesse, que leur geste pourtant appelle : il n'y a qu'une intériorité pour en reconnaître une autre, parmi les rochers, les forêts, les nuages. »

Août 2022. Telc. République tchèque. Deux représentantes d'un troupeau de chèvres dans leur enclos, avec leurs pupilles rectangulaires caractéristiques.

Double page précédente : 8 avril 2023, activation d'une forme-fétiche de loup (bois, ficelle, tissu, papier, métal) dans le parc de Pourtalès à Strasbourg à l'invitation du CEAAC pour l'événement Pâques-à-Portalès, revisitant la chasse au oeufs autour des oeuvres vivant dans le parc. Ce moment été destiné aux enfants de 5 à 12 ans et à leurs familles. Le loup vêtu d'une combinaison intégrale jaune avait laissé traîner ses crottes colorées dans les pelouses et au sol de la forêt, les enfants devaient lui remettre en osant l'approcher.

Baptiste Morizot, *Sur la piste animale / Les signes du loup*, Actes Sud, 2018



« I can feel your skin scratching from the wounds.
I will lick the crust itching through the ditch. »

Automne 2017. Entraînement avec un triangle de bois avant activation à l'extérieur dans les paysages du lac Saint Jean. Résidence à Langage Plus, Alma, Québec.

Agar Agar, *Fangs Out*, 2018 > <https://youtu.be/ZoNOHRdF0Ws>



6 décembre 2022. Intervention du CFPI sur le terrain, au lycée Oberlin à Strasbourg autour de l'escalier de Fritz Beblo, l'un des architectes de la Neustadt. Un groupe d'élèves de terminale bac pro vente était invité à s'appropriier des artefacts colorés que j'avais préparés en amont, afin de constituer des mises en scènes photographiques prenant comme décor les escaliers, avec l'aide de mes collègues du CFPI et sous leur observation.



Je dédie ces quelques mots à la *Maison Mimir* et à celles et ceux qui l'habitèrent.

Elle brûla au matin du 9 février 2023 et jouxtait la salle Prechter de la haute école des arts du Rhin, mur à mur, alors que le CFPI y tenait séance. La présence des pompiers derrière la grande vitre était bien intrigante avant qu'on ne comprenne le pourquoi funeste de leur intervention.

Je l'ai trop peu fréquentée mais suffisamment pour en avoir des souvenirs de danse et de chaleureuse humanité. Je sais que cette maison aux longues histoires et poutres de bois fût une sacrée piste et que beaucoup de feux y ont pris.

Longue vie à elle malgré cette fin-là !

Les pompiers en fin d'intervention après la destruction totale de la maison Mimir par le feu, le matin du 9 février 2023. Vue depuis la grande baie vitrée de la salle Prechter de la HEAR.



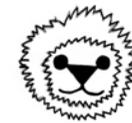
Merci à celles et à ceux qui forgent, habitent et nourrissent le CFPI, cette saison-ci et les autres.

C'est un outil vivant et précieux.

Un grand arbre en hiver, près du *Rognon*, une petite rivière de Haute-Marne de la proximité de laquelle je suis originaire. Photographie argentique, vers 2010.

double page suivante : *Chamallow*, l'âne farouche sous le feu d'une lampe torche dans son pré de la ferme berrichonne de ma sœur.





CFPI
HEAR
STRASBOURG

2023

© Laurent Odelain
sauf mention pour les images, les textes et la composition



« Il n'y a plus rien. Il n'y a plus que le vent. »

Jean Giono, *Regain*